

des routes, la foule des ponts, celle des canaux, la grande quantité d'édifices, on n'hésitera pas à prononcer que jamais homme sur la terre ne fit autant de choses en aussi peu de temps et en surchargeant moins les peuples.

L'Italie, dont il était le Roi, eut aussi sa part de ces magnifiques créations. Il brisa les Alpes en plusieurs points, sillonna les Apennins des plus belles routes, construisit un arsenal maritime à Gênes, fortifia Corfou de manière à en faire la clef de la Grèce; répara et agrandit le port de Venise, dont il voulait faire creuser les passes, et qu'en attendant on rendit propres à nos gros vaisseaux français, à l'aide du système des chameaux de la Hollande; et, comme dès en sortant ils couraient risque d'être attaqués dans cette attitude dangereuse sur leurs chameaux, il fut ordonné de voir si ceux-ci ne pouvaient pas être armés eux-mêmes de leurs propres batteries, ce qui, je crois, a été exécuté ou allait l'être. Napoléon, en outre, méditait encore un arsenal maritime à Raguse, un autre à Pola en Istrie, un autre à Ancone; il arrêtait l'heureuse et hardie mesure d'unir le golfe de Venise à celui de Gênes, à l'aide du Pô et d'un canal

qui, partant d'Alexandrie, eût gagné Savonne au travers de l'Apennin; résultat immense, qui, indépendamment de tous les grands profits du commerce, eût eu, sous le rapport militaire, l'incalculable avantage de mettre en communication directe et à l'abri de l'ennemi, Venise et toutes les productions navales de l'Adriatique avec Toulon et tous ses besoins maritimes. Enfin Napoléon désencombra Rome, restaura un grand nombre d'anciens vestiges des Romains, projetait le dessèchement des marais Pontins, etc., etc.

Du reste, voici le préambule de l'exposé de la situation de l'Empire, présenté au Corps Législatif, dans la séance du 25 février 1815, par le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur. C'est dans ce magnifique exposé, fondé dans tous ses points sur des documens authentiques à l'appui, qu'on pourrait prendre une idée juste de l'ensemble des merveilles de l'administration de l'Empereur Napoléon. Nous avons cru nous rendre agréable en terminant par le détail officiel des dépenses en travaux publics sous cette époque à jamais mémorable.

« Messieurs, dit le ministre, Sa Ma-

» jecté m'a ordonné de vous faire connaître la situation de l'intérieur de l'Empire dans les années 1811 et 1812.

» Vous verrez avec satisfaction que, malgré les grandes armées que l'état de la guerre maritime et continentale oblige de tenir sur pied, la population a continué de s'accroître, que notre industrie a fait de nouveaux progrès, que jamais les terres n'ont été mieux cultivées, les manufactures plus florissantes; qu'à aucune époque de notre histoire la richesse n'a été plus répandue dans les diverses classes de la société.

» Le simple cultivateur aujourd'hui connaît les jouissances qui lui furent jusqu'à présent étrangères; il achète au plus haut prix les terres qui sont à sa convenance; ses vêtemens sont meilleurs, sa nourriture est plus abondante et plus substantielle; il reconstruit ses maisons plus commodes et plus solides.

» Les nouveaux procédés dans l'agriculture, dans l'industrie, dans les arts utiles, ne sont plus repoussés, par cela même qu'ils sont nouveaux. Partout on tente des essais, et ce que l'expérience démontre préférable est utilement substitué aux anciennes routines. Les prai-

» ries artificielles se sont multipliées; le système des jachères s'abandonne; des assolemens mieux entendus, de nouvelles cultures augmentent le produit de nos terres. Les bestiaux se multiplient, les races s'améliorent; de simples laboureurs ont acquis les moyens de se procurer, à de hauts prix, les bœufs de race espagnole, les étalons de nos meilleures espèces de chevaux; éclairés sur leurs vrais intérêts, ils n'hésitent pas à faire ces utiles achats. Ainsi les besoins de nos manufactures, de notre agriculture et de nos armées sont chaque jour mieux assurés.

» Ce degré de prospérité est dû aux lois libérales qui régissent ce grand Empire, à la suppression de la féodalité, des dîmes, des main-mortes, des ordres monastiques; suppression qui a constitué ou affranchi ce grand nombre de propriétés particulières, aujourd'hui le patrimoine libre d'une multitude de familles jadis prolétaires; il est dû à l'égalité des partages, à la clarté et à la simplification des lois sur la propriété et sur les hypothèques, à la promptitude avec laquelle sont jugés les procès dont le nombre décroît chaque jour.

» C'est à ces mêmes causes, et à l'in-
 » fluence de la vaccine, que l'on doit
 » attribuer l'accroissement de la popu-
 » lation. Et pourquoi ne dirions-nous
 » pas que la conscription elle-même,
 » qui, chaque année fait passer sous nos
 » drapeaux l'élite de notre jeunesse, a
 » contribué à cet accroissement en mul-
 » tipliant le nombre des mariages, en les
 » favorisant, parce qu'ils fixent pour tou-
 » jours le sort du jeune Français qui, pour
 » une première fois, a obéi à la loi. »

*Détails officiels des dépenses en travaux
 publics depuis l'avènement de Napoléon
 au trône impérial, présenté au Corps
 Législatif par M. le Ministre de l'in-
 térieur, avec les pièces à l'appui.*

Palais impériaux et bâtimens de la couronne.	62,000,000
Fortifications.	144,000,000
Ports maritimes.	117,000,000
Grandes routes, chaussées, etc.	277,000,000
Ponts à Paris et départemens.	51,000,000
Canaux, navigation et dessè- chement.	123,000,000
Travaux de Paris.	102,000,000
Edifices publics des départe- mens et grandes villes. . . .	149,000,000
TOTAL.	1,005,000,000

Dimanche 3.

L'Empereur très-souffrant; mélancolie. — Anec-
 dotes de gaité. — Deux aides-de-camp. —
 Echauffourée du général Mallet.

L'Empereur a continué de se ren-
 fermer hermétiquement. Sur la fin du
 jour il m'a fait appeler : il souffrait
 moins, me disait-il, de sa fluxion; mais
 il ne se trouvait guère mieux de tout le
 reste; en somme il éprouvait beaucoup
 d'affaiblissement, et se sentait, me di-
 sait-il, de la tristesse et de la mélan-
 colie; aussi avait-il voulu, ajoutait-il,
 passer tout le jour en *idées noires*. Il
 était dans son bain. Après quelques
 momens de silence, comme en se ré-
 veillant, et avec un effort pour se dis-
 traire : « Allons, *ma sœur Dinarzade*,
 » a-t-il dit, si vous ne dormez pas, ra-
 » contez-moi une de ses histoires que
 » vous savez si bien. Il y a long-temps,
 » mon cher, que vous ne m'avez parlé
 » de vos amis du faubourg Saint-Ger-
 » main; allons.—Mais, Sire, il y a long-
 » temps que je raconte, et je dois être
 » au bout. J'ai épuisé toutes les jolies
 » histoires vraies ou fausses qui s'y dé-
 » bitent; il ne resterait plus que le scan-

» dale, et Votre Majesté sait ou doit
 » savoir qu'il ne s'y en passe jamais ;
 » toutefois voici encore quelque chose
 » qui me revient en cet instant : Un jour
 » M. de T....., partant pour son mi-
 » nistère, dit à M^{me} de T..... qu'il lui
 » ramènerait à dîner M. Denon, et qu'elle
 » voulût bien s'efforcer de lui être agréa-
 » ble ; que le meilleur moyen d'y réussir
 » serait de parcourir son ouvrage, et de
 » lui en parler; qu'elle le trouverait dans
 » sa bibliothèque, à tel endroit, tel
 » rayon. M^{me} de T..... va prendre
 » l'ouvrage qui fait ses délices, et se fait
 » une joie d'en entretenir bientôt le
 » héros. Aussi, à peine à table, elle dit
 » à M. Denon, qu'elle avait soigneuse-
 » ment placé à côté d'elle, qu'elle venait
 » de lire son livre, qui l'avait rendue tout
 » à fait heureuse, et M. Denon de s'in-
 » cliner ; qu'il avait parcouru de bien
 » mauvais pays, et avait dû bien souffrir,
 » et M. Denon de s'incliner encore ;
 » qu'elle avait bien sincèrement partagé
 » ses peines. Jusque là tout allait à mer-
 » veille ; mais mon ravissement, s'écria-
 » t-elle, a été au comble, quand, dans
 » votre solitude, j'ai vu vous arriver le
 » fidèle *Vendredi* ; l'avez-vous toujours ?

» A ces mots M. Denon effaré, se pen-
 » chant vers son voisin. — Est-ce qu'elle
 » me prendrait pour Robinson ? Et en effet,
 » l'innocence de M^{me} de T....., ou
 » la malice de la société de Paris, voulait
 » qu'au lieu du Voyage d'Egypte, elle
 » eût pris les Aventures de Robinson. »
 L'Empereur en riait à pleurer, et l'a
 raconté depuis, lui-même, à son tour,
 plus d'une fois.

Cela a conduit à s'étendre sur la mé-
 chanceté inventive des sociétés de Paris,
 qui avaient brodé, par exemple, le plus
 joli conte sur la gaucherie de cet ébé-
 niste, découvrant à *** , sans le vouloir,
 le secret d'un bureau renfermant aussi
 ceux de son ménage ; la violente colère
 de *** contre *Ventre-de-Biche* ; son api-
 toitement auprès de M^{me} V..... ; la sin-
 gulière consolation qu'il en recevait, etc.
 L'Empereur, qui s'en amusait beaucoup,
 ignorait, disait-il, la plus grande partie
 de ces détails, qu'il trouvait des plus
 plaisans ; ajoutant néanmoins qu'il était
 porté à croire que le tout n'était pas
 inventé. Toutefois il renouvelait sa sor-
 tie contre nos salons, qu'il qualifiait de
 véritablement infernaux, disant qu'ils
 étaient en médisance et en calomnie

permanentes, et qu'ils eussent mérité, à ce titre, d'occuper, en permanence aussi, tous les tribunaux de police correctionnelle de la capitale, etc., etc.

De-là l'Empereur, s'étant ranimé, s'est mis à causer à son tour beaucoup et long-temps. Mentionnant un officier qu'il ne traitait rien moins que bien, et m'étant permis de dire que j'avais cru, pourtant, qu'il avait été l'aide-de-camp d'un général distingué. « Qu'importe, » a-t-il repris? Et puis il a ajouté, en souriant : Je vois bien, mon cher, que vous ne savez pas qu'on a parfois deux aides-de-camp : celui du feu et celui de la cuisine ou de la chambre à coucher, etc. »

Plus tard il s'étendait sur notre peu d'aptitude nationale à clore une révolution, à s'adonner à la fixité, et il a fini par citer en preuve la célèbre affaire de Mallet, qu'il disait plaisamment être, en petit, son retour de l'île d'Elbe, sa caricature. « Cette extravagance, ajoutait-il, » ne fut au fond qu'une véritable mystification : c'est un prisonnier d'Etat, » homme obscur, qui s'échappe pour » emprisonner à son tour le préfet, le » ministre même de la police, ces gar-

» diens de cachots, ces flaireurs de cons- » pirations, lesquels se laissent mouton- » nement garrotter. C'est un préfet de » Paris, le répondant né de son départe- » ment, très-dévoué d'ailleurs, mais » qui se prête sans la moindre opposition » aux arrangemens de réunion d'un nou- » veau gouvernement qui n'existe pas. Ce » sont des ministres, nommés par les » conspirateurs, occupés de bonne foi à » ordonner leur costume et faisant leur » tournée de visites, quand ceux qui les » avaient nommés étaient déjà rentrés » dans les cachots. C'est enfin toute une » capitale apprenant au réveil l'espèce de » débauche politique de la nuit, sans en » avoir éprouvé le moindre inconvénient. » Une telle extravagance, répétait l'Em- » pereur, ne pouvait avoir absolument » aucun résultat. La chose eût-elle en » tout réussi, elle serait tombée d'elle- » même quelques heures après; et les » conspirateurs victorieux n'eussent eu » d'autre embarras que de trouver à se » cacher au sein du succès. Aussi je me » sentis bien moins choqué de l'entre- » prise du coupable, que de la facilité » avec laquelle ceux même qui m'étaient » le plus attachés se seraient rendus ses

» complices. A mon arrivée, chacun me
 » racontait avec tant de bonne foi tous
 » les détails qui les concernaient et qui
 » les accusaient tous! Ils avouaient naï-
 » vement qu'ils y avaient été attrapés ;
 » qu'ils avaient cru un moment m'avoir
 » perdu. Ils ne dissimulaient pas, dans
 » la stupeur qui les avait frappés, avoir
 » agi dans le sens des conspirateurs, et
 » se réjouissaient avec moi du bonheur
 » avec lequel ils y avaient échappé. Pas
 » un seul n'avait à mentionner la moindre
 » résistance, le plus petit effort pour dé-
 » fendre et perpétuer la chose établie.
 » On ne semblait pas y avoir songé, tant
 » on était habitué aux changemens, aux
 » révolutions; c'est-à-dire que chacun
 » s'était montré prêt et résigné à en voir
 » surgir une nouvelle. Aussi tous les
 » visages changèrent, et l'embarras de
 » plusieurs devint extrême quand, d'un
 » accent sévère, je leur dis : Eh bien !
 » Messieurs, vous prétendez et vous dites
 » avoir fini votre révolution! Vous me
 » croyiez mort, dites-vous; je n'ai rien
 » à dire à cela... Mais le roi de Rome! vos
 » sermens, vos principes, vos doctrines!..
 » Vous me faites frémir pour l'avenir...
 » Et alors je voulus un exemple pour

» éclairer du moins et tenir en garde les
 » esprits. Il tomba sur le pauvre Frochot,
 » le préfet de Paris, qui assurément m'é-
 » tait fort attaché. Mais à la simple re-
 » quête de l'un de ces saltimbanques,
 » au lieu d'efforts qui étaient l'obligation
 » de sa place, d'une résistance désespérée
 » qui eût dû le faire mourir à son poste,
 » il convenait avoir ordonné tout bonne-
 » ment de préparer le lieu des séances
 » du nouveau gouvernement!.... C'est,
 » remarquait l'Empereur, que nous som-
 » mes le peuple de l'Europe le plus propre
 » à prolonger nos mutations; un tel état
 » ne pourrait même être supporté que
 » par nous seuls. Aussi voyez comme cha-
 » cun, de quelque parti qu'il soit, semble
 » intimement convaincu que rien n'est
 » encore fini; et l'Europe partagée cette
 » opinion, parce qu'elle la fonde au moins
 » autant sur notre inconstance, notre
 » mobilité naturelles, que sur la masse
 » des événemens arrivés depuis trente
 » ans, etc., etc.»

Lundi 4.

Continuation de souffrances et de réclusion.
— Eût dû mourir à Moscow ou à Waterloo.
— Eloge de sa famille.

Aujourd'hui l'Empereur n'a encore voulu recevoir personne de tout le matin ; il m'a fait appeler à l'heure de son bain, durant et après lequel encore nous avons causé fort long-temps sur la chaîne de nos connaissances anciennes, les historiens qui nous les ont transmises, les fils qu'ils avaient attachés, etc. La conclusion forcée revenait toujours à l'extrême jeunesse de notre univers, ou bien plus sûrement encore à celle de la race humaine. De-là nous sommes passés à la charpente du globe, aux irrégularités de sa surface, à l'inégalité du partage des terres et des mers, au total de sa population, à l'échelle suivant laquelle elle est répandue, aux diverses associations politiques qu'elle forme, etc. Je trouvais à l'Europe cent soixante-dix millions d'habitans : il remarquait qu'il en avait gouverné quatre-vingt millions ; j'ajoutais qu'après l'alliance de la Prusse et de l'Autriche, il marchait à la tête de plus de cent. Il a changé assez brusquement

de conversation. Mon Atlas a été demandé ; il s'est mis à parcourir l'Asie, faisant concorder les marges et le tableau, et il s'interrompait parfois pour dire que c'était vraiment un ouvrage sans prix pour la jeunesse et les salons.

Plus tard, l'Empereur, parlant des merveilles de sa vie et des vicissitudes de sa fortune, disait qu'il eût dû mourir à Moscow ; que sa gloire militaire eût été sans revers, et sa carrière politique sans exemple dans l'histoire du monde ; et il fit alors un de ces tableaux rapides et animés qui lui sont si familiers, et qu'il porte la plupart du temps au sublime. Et comme il n'apercevait pas une figure précisément approbative ; « Ce n'est pas » votre opinion, a-t-il dit, vous ne pensez » pas que j'aurais dû finir à Moscow ? — » Non, Sire, lui a-t-il été répondu ; et » pour cette même histoire, elle serait » privée du retour de l'île d'Elbe, de » l'acte le plus généreux, le plus héroïque » qu'aucun homme ait jamais accompli ; » du mouvement le plus grand, le plus » magnifique, le plus sublime qu'on ait » pu contempler. — Eh bien ! je conçois, » a dit l'Empereur, il y a là quelque » chose ; mais disons Waterloo, c'est là

» que j'aurais dû mourir? — Sire, a re-
 » parti l'interlocuteur, si j'ai obtenu grâce
 » pour Moscow, je ne vois pas pourquoi
 » je ne la demanderais pas pour Water-
 » loo. L'avenir est hors de la volonté, du
 » pouvoir des hommes, il est dans le sein
 » de Dieu seul... »

Dans un autre moment l'Empereur est revenu encore sur tous les siens; le peu de secours qu'il en avait reçus, les embarras, le mal qu'ils lui avaient causés. Il s'arrêtait surtout sur cette fausse idée de leur part, qu'une fois à la tête d'un peuple, ils avaient dû s'identifier avec lui de manière à préférer ses intérêts à celui de la patrie commune, sentiment dont la source pouvait avoir quelque chose d'honorable, convenait-il, mais dont ils avaient fait une application fautive, nuisible, en ce que, dans leur travers d'indépendance absolue, ils se considéraient isolément, lorsqu'ils eussent dû se pénétrer qu'ils n'étaient que parties d'un tout au mouvement duquel ils devaient aider, au lieu de le contrarier. Mais après tout, concluait-il, ils étaient bien neufs, bien jeunes, entourés de pièges et de flatteurs, d'intrigans de toute espèce, de vues secrètes et mal

intentionnées. Et passant subitement des torts aux qualités, il a ajouté. « Du reste, » il faut toujours juger en dernier ressort » par les analogues : quelle famille, dans » les mêmes circonstances, eût mieux » fait? Il n'est pas donné à chacun d'être » homme d'Etat : cette charge requiert » une contexture toute particulière, et » ne se rencontre pas à profusion. Tous » mes frères se sont trouvés, à cet égard, » dans une situation singulière; il leur » est arrivé à tous d'avoir *trop* ou *trop peu* : ils se sont trouvés trop forts pour » s'abandonner aveuglément à un con- » seiller moteur, et pas assez pour pou- » voir s'en passer tout à fait. Après tout, » une famille si nombreuse présente un » ensemble dont je peux assurément » m'honorer. »

» *Joseph*, par tout pays, serait l'orne-
 » ment de la société; *Lucien* celui de toute
 » assemblée politique. *Jérôme*, en mûris-
 » sant, eût été propre à gouverner; je
 » découvrais en lui de véritables espé-
 » rances. *Louis* eût plu et se fût fait re-
 » marquer partout. Ma sœur *Elisa* était
 » une tête mâle, une âme forte : elle aura
 » montré beaucoup de philosophie dans
 » l'adversité. *Caroline* est fort habile et

» très-capable. *Pauline*, la plus belle
 » femme de son temps peut-être, a été et
 » demeurera jusqu'à la fin la meilleure
 » créature vivante. Quant à ma mère, elle
 » est digne de tous les genres de vénéra-
 » tions. Quelle famille aussi nombreuse
 » pourrait présenter un plus bel ensem-
 » ble! Ajoutez qu'en dehors de la tour-
 » nante politique, nous nous aimions.
 » Pour moi je n'ai jamais cessé un instant
 » de me sentir le cœur d'un frère. Je les ai
 » tous aimés, et je crois bien qu'au fond
 » ils me l'ont tous rendu, et qu'au besoin
 » ils m'en donneraient des preuves, etc.»

Après dîner il nous a reçus tous près
 d'une demi-heure. Il était dans son lit;
 mais parlait beaucoup plus facilement,
 et se trouvait évidemment mieux. Nous
 l'avons quitté avec l'espoir de le revoir
 bientôt rétabli. Nous lui avons fait ob-
 server qu'il y avait douze jours qu'il
 n'avait pas dîné avec nous, que sans lui,
 nos journées, notre vie, nos momens
 se trouvaient tout désorientés et sans
 couleur.

Mardi 5.

La géographie, passion du moment. — Mon
 Atlas. — Lit de parade arrivé de Londres,
 vrai piège à rats. — Anecdotes apprises des
 Anglais; lettre de Sainte-Hélène.

L'Empereur continuait de demeurer
 enfermé chez lui. A l'heure de son bain
 il m'a fait appeler comme les jours pré-
 cédens. La guérison de sa bouche avan-
 çait; mais ses dents demeureraient encore
 fort sensibles. Il a repris la conversation
 de la veille sur la contexture des parties
 du globe; c'était en ce moment, de la
 part de l'Empereur, une véritable veine
 de passion géographique. Il a pris ma
 Mappemonde et parcourait la distribu-
 tion irrégulière des terres et des mers;
 il s'arrêtait sur le grand plateau de l'Asie,
 passait à l'étendue de la mer Pacifique,
 au resserrement de l'Atlantique; il se
 posait des questions sur les vents varia-
 bles et les vents alisés, les moussons de
 l'Inde, le calme de la mer Pacifique,
 les ouragans des Antilles, etc....., et
 trouvait sur la carte, aux lieux mêmes,
 les solutions physiques et spéculatives
 que la science donne en ce moment sur
 ces objets. Cet à propos le ravissait; il

comparait, méditait, objectait, prononçait et disait : « Ce n'est vraiment qu'avec des tableaux que l'on peut faire des rapprochemens : ils éveillent les idées et les provoquent. Que vous avez bien fait de mettre en tableaux l'histoire, la géographie, leurs circonstances remarquables, leurs difficultés, leurs phénomènes, etc., etc. Votre livre m'attache chaque jour davantage * »

L'Empereur a terminé par faire demander les plus anciens voyageurs. On lui a apporté le moine Rubraquis, l'Italien Marco-Polo : il les a parcourus, se plaignant qu'on y trouvât à peine quel-

* En effet, je n'en avais qu'un exemplaire à Sainte-Hélène, et il était constamment dans sa chambre ; s'il m'arrivait de l'emporter pour m'en servir ou y introduire quelques corrections, il était presque aussitôt redemandé. Au moment de mon départ, le comte Bertrand m'ayant prié de le lui laisser pour l'instruction de ses enfans, il m'a dit depuis n'avoir pu en faire aucun usage. L'Empereur s'en était tout à fait emparé ; et lorsqu'il a désigné, dans ses derniers momens, pour son fils, un choix des livres de sa bibliothèque particulière, l'Atlas s'y est trouvé compris. Qu'on me pardonne de ne pouvoir résister à mentionner un tel suffrage.

que chose : ils n'avaient plus d'autre prix, disait-il, que leur vieillesse.

Au sortir du bain il est venu dans sa chambre à coucher voir le grand lit envoyé de Londres pour lui, et qu'on venait d'y dresser. C'était une espèce de baldaquin supporté par quatre grosses colonnes, si hautes qu'il avait fallu rogner les pieds du lit, pour qu'il trouvât sa hauteur dans la petite chambre à coucher de l'Empereur, qui en était remplie presque tout à fait : de plus il sentait fort mauvais. Le tout était si massif et pourtant si peu solide, qu'il donnait l'idée d'un château branlant. L'Empereur l'a appelé un véritable piège à rats, assurant qu'il ne s'exposerait pas à s'y faire prendre ; aussi a-t-il ordonné qu'on le débarrassât de suite de pareille ordure. On l'a donc démonté pour replacer le lit de campagne accoutumé. Ce dérangement et ces inconvéniens l'ont fort contrarié.

Dans le jour j'ai eu l'occasion de causer long-temps avec un marin anglais fort enthousiaste de l'Empereur, qui m'a repayé de tout le bien que je lui en disais, par des traits qui m'ont d'autant plus surpris qu'ils m'étaient tout à fait

inconnus; ils n'en étaient pas moins vrais: le narrateur en tenait quelques-uns de sources incontestables, et avait été lui-même témoin ou acteur de quelques autres. Plus tard, ces traits ayant été mentionnés devant l'Empereur, il les a reconnus et avoués. Toutefois, mon marin convenait qu'à son grand étonnement, ces anecdotes avaient peu circulé en Angleterre, et que, de même que chez nous, ce qui eût pu honorer davantage Napoléon, et peindre le mieux son caractère, y demeurait perdu, par cette fatalité que j'ai souvent mentionnée; de même, chez eux, la calomnie et le mensonge y avaient constamment étouffé toute espèce de bien sous la masse du mal qu'ils forgeaient. Voici quelques-unes de ces anecdotes.

« On nous traitait parfaitement à Verdun, dépôt des prisonniers de guerre de notre nation, me disait mon narrateur; nous y jouissions des mêmes avantages que les habitans. C'est une ville très-agréable; les provisions et le vin y sont à bas prix. Il nous était permis de nous promener à quelques milles hors de la ville sans être astreints à le demander; nous pouvions même obte-

» nir de nous absenter pour plusieurs jours; nous y étions si protégés contre toutes vexations, que le général sous l'autorité duquel nous vivions ayant des reproches à se faire à notre égard, fut mandé à Paris par l'ordre spécial de Napoléon; et, dans la crainte du châtement, il se suicida. Or il arriva qu'une fois on nous consigna dans nos logemens, ce qui devait durer, disait-on, deux ou trois jours: c'est que l'Empereur devait passer, et que l'on n'avait pas cru qu'il fût bien de le laisser entouré d'un si grand nombre de prisonniers ennemis. Outre que nous avions grande curiosité de le voir, cet ordre nous blessa extrêmement. Se déferait-on, disions-nous, de braves et loyaux marins? Aurait-on la pensée de les confondre avec des assassins? Nous en étions là, quand, le jour même de l'arrivée de Napoléon, on vint nous annoncer, à notre grande surprise, que nous redevenions libres, et qu'il avait fort désapprouvé la mesure prise à notre égard. Nous nous précipitâmes donc sur son passage, et il nous traversa sans escorte dans une sécurité parfaite, et même avec une sorte de

» bienveillance marquée, ce qui nous
 » gagna tous; et nos acclamations furent
 » aussi sincères que celles des Français
 » eux-mêmes.

» Napoléon et Marie-Louise revenant
 » de leur voyage de Hollande, arrivèrent
 » à Givet sur la Meuse, où se trouvaient
 » plusieurs centaines de prisonniers an-
 » glais. Le temps devint subitement hor-
 » rible; il plut en abondance, la rivière
 » déborda, le pont de bateaux se rom-
 » pit, et le passage devint impraticable.
 » Cependant l'Empereur, très-impatient
 » de continuer sa route, et qui avait pris
 » l'habitude de ne trouver rien d'impos-
 » sible, résolut de traverser la rivière à
 » tout prix. On rassembla à cet effet les
 » mariniers des environs; mais tous pro-
 » noncèrent qu'ils n'oseraient jamais le
 » tenter. Pourtant, répliqua Napoléon,
 » je veux être de l'autre côté avant le
 » milieu du jour; et se rendant lui-même
 » sur les lieux, il commanda qu'on lui
 » amenât quelques-uns des principaux
 » prisonniers anglais. Y a-t-il beaucoup
 » de marins parmi vous? leur dit-il; êtes-
 » vous nombreux? — Nous sommes cinq
 » cents, et tous marins. — Eh bien, faites-
 » m'en venir un certain nombre; je veux

» savoir s'ils croient le passage de la rivière
 » possible, et s'ils veulent se charger de
 » me transporter à l'autre rive. La chose
 » était vraiment dangereuse, pourtant
 » quelques-uns de nos vieux marins s'en-
 » gagèrent à en venir à bout. Napoléon
 » se livra à nous avec une confiance qui
 » nous émerveilla tous, et rendu de l'au-
 » tre côté, il nous remercia, donna l'or-
 » dre de faire habiller à neuf tous ceux
 » qui lui avaient rendu ce service, y
 » ajouta un présent pécuniaire, et les
 » rendit à la liberté.

» Un jeune matelot anglais, travaillé
 » de la maladie du pays, s'échappa d'un
 » dépôt, et parvint à gagner les bords de
 » la mer, dans les environs de Boulogne,
 » où il vivait caché dans les bois. Dans
 » sa passion de revoir son pays à tout
 » prix, il essaya de construire un petit
 » canot qui pût lui servir à gagner les
 » croiseurs anglais, qu'il était occupé
 » une grande partie du jour à guetter de
 » la cime de quelques arbres. Il fut saisi
 » au moment où, chargé de son esquif,
 » il allait le jeter à l'eau et s'y aventurer.
 » On l'emprisonna comme espion ou vo-
 » leur. La chose étant parvenue jusqu'à
 » Napoléon, qui se trouvait à Boulogne,